

Promenade photographique autour des Châteaux du Montignacois



Croquis : Florence Desmettre

Dans un rayon de 10 Km autour de Montignac, on compte une trentaine de bâtiments d'architecture castrale.

Voici quelques châteaux, souvent peu connus, mais qui permettent tout de même d'apporter quelques éclairages sur l'histoire locale.

Le château fantôme de la Chapelle Aubareil

Près de l'église, on remarque une petite tour, vestige d'un château médiéval dont on connaît vraiment peu de chose.

Il est répertorié de la façon suivante dans « le canton de MONTIGNAC à la fin du XIX^e siècle, de Hippolyte Brugière, d'après le manuscrit « L'ancien et le nouveau Périgord »

« Repaire noble du Bareil, ou de la Chapelle Aubareil, connu au XIII^e siècle, dont il ne reste que le vestige d'une tour du XV^e siècle ». Et plus loin :



Photo : Florence Desmettre

« La Chapelle-Aubareil est un ancien repaire noble ayant haute justice sur la paroisse (*Almanach de Guy, 1760*). On dit qu'on y battait monnaie. »

Ceci pose question, car en effet, ces deux éléments : haute justice et droit de battre monnaie, montrent que ce repaire avait une importance certaine.

Les seigneurs qui disposaient du droit de haute justice pouvaient juger toutes les affaires, aussi bien civiles que pénales, et prononcer toutes les peines, dont la peine de mort, celle-ci ne pouvant toutefois être exécutée qu'après confirmation par des juges royaux.

Les autres peines étaient : pilori, gibet, fourches patibulaires. Ces dernières étaient des gibets multiples où on pendait les corps des exécutés afin qu'ils servent d'exemple.

Le fait que le seigneur qui disposait du droit de haute justice puisse également battre monnaie renforce l'idée qu'il s'agit d'un seigneur puissant.

Il faut toutefois nuancer le propos, car à partir du IX^e siècle, avec l'affaiblissement du pouvoir des rois carolingiens, de nombreux seigneurs s'arrogèrent le droit de battre monnaie. Le système monétaire devint très compliqué à cause de tant de monnaies différentes en circulation dans le même pays.

A partir du XII^e s, le pouvoir royal s'affirmant, surtout avec Philippe-Auguste, les seigneurs locaux cessèrent progressivement de faire frapper leur propre monnaie. Le roi resta seul à disposer de ce droit. Au XIII^e s, en 1262, Louis IX (Saint Louis) émit une ordonnance selon laquelle seul le roi avait le droit de battre la monnaie d'or et d'argent. Les seigneurs ne pouvaient plus battre que les pièces de cuivre, de petite valeur.

Donc, au repaire noble du Bareil, ou de la Chapelle Aubareil, il y eut un seigneur assez puissant pour battre monnaie et condamner à mort les manants, mais on n'a gardé aucune trace de lui ! C'est assez étrange.

Bernard Fournioux, dans « la châellenie de Montignac » n'a relevé qu'un nom de propriétaire, en 1400 : « nobilis Margarita de bosco, domicella. » (La noble Marguerite du bois, demoiselle)

Un document de 1698 témoigne que le château était déjà dans un grand état de délabrement à la fin du XVII^e s. Son démantèlement a sûrement permis aux maisons du bourg de se parer d'éléments d'architecture spécifiques qu'on peut y voir, tels des linteaux de pierre, meurtrières, bretèches ou fenêtres à meneaux.

Un autre château se mérite, car il n'est pas facilement accessible

Le château d'AUBEROCHE (Fanlac) et le laboureur



Photo : Florence Desmettre

Le château se cache dans la vallée au pied de Fanlac, sur la route vers Thonac. Son enceinte protège le château du XVI^e siècle.

Le nom du lieu vient de « Albe Rupis », nom indiqué pour la marraine de la grosse cloche de Plazac, en 1657, « Suzanna des Serpens, comtessa Albe Rupis »

Au XVII^es, le château appartenait à la famille de la Bermondie, qui y habitait. Auparavant, au Moyen Age cette famille résidait au château de la Bermondie, aujourd'hui appelé la Vermondie, avec sa tour penchée.

La famille de la Bermondie fut très puissante dans la région, en particulier avec Jean de la Bermondie, qui rendit assez de services aux rois de France pour que Henri IV puis Louis XIII le décorent de l'ordre de St Michel. En 1675 y décède Joseph de la Bermondie, seigneur, vicomte d'Auberoche, Plaigne et autres places. Le château passe alors à son gendre, c'est-à-dire la famille de **Losse**. Jean Cyrus, marquis de Losse, Caramant, Saint-Léon, et autres places, et dame Marie-Suzanne de la Bermondie. Ils habitaient tous deux à Auberoche.



Photo : Florence Desmettre

Au début du XX^es, on y a fait une étonnante découverte, qui nous est relatée dans un bulletin datant de 1942 de la Société Historique et Archéologique du Périgord. Au château d'Auberoche, un vallon transversal se prolonge en direction du Bos-de-Plazac.

C'est dans une terre située à l'ouverture de ce vallon, que, en 1935, M. Bridoux-Briquel, propriétaire du domaine d'Auberoche, a constaté que la charrue heurtait de grosses pierres peu profondément enterrées.

Il les a dégagées, et à 30 cm de profondeur, il a découvert le couvercle d'un sarcophage brisé en deux.

L'ouverture de ce sarcophage eut lieu en mars 1935, en présence de deux membres de la Société Historique et Archéologique du Périgord : MM. Léon Laval et le docteur Mazel.

Poursuivant la fouille, M. Bridoux découvrit à quelques centimètres de ce sarcophage, deux autres sarcophages, brisés également, qui furent fouillés par d'autres membres de la Société Historique et Archéologique du Périgord.

A l'intérieur se trouvaient des squelettes incomplets, avec parfois plusieurs crânes, ce qui prouve que les sarcophages avaient servi de sépulture collective, sans doute à plusieurs membres d'une même famille.

Pour faire de la place à chaque nouvelle inhumation, les os les plus encombrants avaient été sortis des sarcophages et se trouvaient éparpillés à l'extérieur, en particulier les côtes. En revanche, les crânes et les os des jambes, avaient été laissés en place à l'intérieur des sarcophages.

Tout autour des trois sarcophages furent ensuite découverts une dizaine de squelettes, y compris d'enfants, faisant penser à un cimetière. Un fait curieux retint l'attention des fouilleurs : deux squelettes entourés d'un cercle de fer de 1 centimètre de large montraient que deux personnes avaient été enterrées en même temps, soit attachées ensemble, soit dans le même cercueil de bois, qu'on avait cerclé de fer, mais le bois avait disparu, rongé par le temps. Le mystère resta donc entier.

La suite des fouilles dégagait des pans de murs maçonnés et noircis par un incendie, ainsi qu'un four de potier. Le style de cette construction évoquait un four de la fin du Moyen-Age, soit vers le XV^es, donc, avant la construction du château, au XVI^es. De même, les restes de murs noircis désignaient un bâtiment victime d'un incendie.

Ces vestiges, ainsi que le cimetière, appartiendraient à un village médiéval disparu vers la fin de la Guerre de Cent Ans, dans la tourmente des combats, c'est-à-dire bien avant la construction du château d'Auberoche au XVI^es.

D'ailleurs, le château d'Auberoche n'est jamais cité dans les récits locaux concernant la Guerre de Cent Ans, puisqu'il n'avait pas encore été bâti à cette époque !

Le vallon qui abritait ce village disparu dépendait des seigneurs de la Bermondie, qui habitaient à cette époque le château du même nom sur les hauteurs (aujourd'hui, Vermondie). Le château de la Bermondie fut ruiné à la même époque que le hameau.

Les seigneurs de la Bermondie firent édifier leur nouvelle résidence, le château d'Auberoche après la fin de la guerre de Cent Ans, sur la rive gauche du ruisseau d'Auberoche, alors que le village ruiné se trouvait sur la rive droite.

Une fois le château d'Auberoche bâti, les habitants du vallon se sont installés autour de lui, abandonnant les maisons incendiées et le cimetière de la rive gauche. Ils se sont mis sous la protection du nouveau château, lequel était situé par ailleurs dans un lieu plus ensoleillé et plus à l'abri du vent du Nord que ne l'était l'ancien village.

Et tout le monde oublia qu'il y avait eu un village dans le vallon...

Sources : Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord 1942

Monumentum, Perigordalentours .wixsite.com

LES CHEYLARDS

Au Moyen-Age, on trouve un fief du Cheylard à Brenac près de Montignac, tenu la famille du Cheylard en 1541. Je n'ai rien trouvé à son sujet. Il existe également un autre fief du Cheylard dans la paroisse de Rouffignac, ainsi que le château du Cheylard aux Farges, voire un quatrième Cheylard à Saint Geniès...Un peu de toponymie s'impose.

Le nom « Cheylard » vient du latin *castellum*, « château », évolué en *castellarum*, qui signifie en latin médiéval « petit fort retranché, petite garnison » et devenu en occitan « Caslario », ou « cheylard ».

Le nom désigne donc la fonction de la bâtisse, c'est d'une grande simplicité !

LE CHEYLARD DES FARGES : Cet ancien repaire noble s'élève au sommet d'une colline à 210 mètres d'altitude, au voisinage immédiat de l'église ruinée.



(c) Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel :
Photo Marabout Vincent



Photo Florence Desmettre

On a pensé qu'il y avait eu là un oppidum gallo-romain, mais pour l'instant, les fouilles n'ont rien confirmé.

Au Moyen âge et encore à la fin du XVIe siècle, le fief du Cheylard aux Farges semble appartenir à la famille ... du Cheylard et dépendait de la châtellenie de Montignac.

La construction de la maison noble actuelle dut intervenir au milieu du XVIe siècle. Le bâtiment était voué à la vigne : en effet, le rez-de-chaussée abritait chai et cuvier ; seul le niveau supérieur constituait l'étage noble.

Sous Henri IV et à partir de 1600, le Cheylard passa sous la houlette du seigneur de Sauvebœuf. D'ailleurs, le château du Cheylard aux Farges, en hauteur, permettait d'avoir un œil sur le château de Sauvebœuf, dans la vallée de la Vézère ! De nombreuses modifications ont été apportées au bâtiment principal au XIXe et encore au XXe siècle.

LE CHEYLARD DE ROUFFIGNAC



Photo Florence Desmettre

Datant des XVe et XVIe siècle, le château a peu changé d'aspect.

Au XVI^es, il a appartenu à la famille Calvimont puis à la famille Lamberterie. Il est ensuite devenu propriété de la famille Pinard-Legry, nom prédestiné, puisque cette famille transforma le château en...domaine viticole ! Comme pour le Cheylard des Farges !

Depuis peu, un couple anglo-saxon en est propriétaire.

LE CHEYLARD DE SAINT GENIES



Monumentum : Crédit photo : Père Igor

A Saint Geniès : la chapelle du CHEYLARD, avec de magnifiques fresques du XV^es, est fort proche des ruines d'une forteresse médiévale : s'appelait-elle aussi le château de Cheylard ? Je n'ai trouvé aucune piste à ce sujet...



Photos : Florence Desmettre

LE CHATEAU DE PEYRAUX ET LE PEINTRE REGICIDE



En bordure de la route entre le Lardin et Beaugard de Terrasson, le château s'adosse à une colline.

Le nom de « Peyraux » a pour origine « Peyradibous » qui signifie endroit pierreux.

La première mention de ce lieu date de 1302, mais le château du Peyraux actuel, date plutôt de 1450. Il fut agrandi au XVIII^es.

Toujours au XVIII^es, un peu avant la révolution, un peintre à peu près inconnu, même dans sa province, fut employé à décorer les appartements du château du Peyraux. Ce peintre s'illustra par la suite dans la Révolution Française.

Ce peintre peu connu de Terrasson ne peut être que Gabriel Bouquier (ici, autoportrait BNF Gallica):



Gabriel Bouquier, artiste peintre et poète avant de devenir un homme politique, est né en 1739 à Terrasson-Lavilledieu et décédé en 1810 au même lieu.

En mars 1789, il est chargé de rédiger le cahier de doléances des habitants du Tiers-État de Terrasson. Aux Etats Généraux réunis par Louis XVI, il représente le tiers-état de Terrasson avec M. de Saint-Exupéry de Fraysse.

Il est aussi président du club des Jacobins, cet organisme d'échanges d'idées politiques auquel participent activement Robespierre, Danton, Mirabeau, et même la Fayette !

Il est également le second personnage le plus important à « la Montagne ». Les « Montagnards » étaient les révolutionnaires les plus extrémistes appelés ainsi car ils siégeaient sur les bancs les plus élevés de l'Assemblée. Bouquier a ensuite été élu député de la Dordogne à la Convention, cette assemblée qui mit en place la Terreur sous Robespierre et fit guillotiner les gens par milliers.

Le fait marquant du parcours politique du peintre terrassonnais, Gabriel Bouquier, est qu'il a voté la mort de Louis XVI. C'est donc un peintre terrassonnais régicide qui a décoré le château de la noblesse locale !

Cette période de la Révolution fut marquante aussi pour le château. La municipalité de Beaugard-de-Terrasson décida de démolir ses tours, symboles de féodalité. On attela des bœufs à la première toiture. Celle-ci s'effondra, mais, au passage, blessa grièvement un des démolisseurs. La marquise de Royère, bien que son toit lui tombât sur la tête, n'hésita pas et soigna le révolutionnaire blessé avec tant de dévouement que ses camarades abandonnèrent là leur œuvre de démolition.

Sources : <http://www.hautefort-notre-patrimoine.fr/fr/information/47064/15-octobre-2016-peyraux>

(c) Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel dossier Marabout Vincent , Pagazani Xavier

Illustrations : photos personnelles de Florence Desmettre, photos monumentum. Wikipedia.

(c) Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel Adrienne Barroche

CONDAT

Sources : textes et photos : (c) Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel dossier et photos Xavier Pagazani

Photos de la commanderie : Florence Desmettre

Toute le monde connaît la commanderie hospitalière de Condat et le bief de son moulin se déversant dans le Coly :



Mais qui connaît « le château de Condat », appelé ainsi sur cette ancienne carte postale de 1910 ?



L'Inventaire général du patrimoine culturel de Nouvelle Aquitaine nous apprend que c'était une demeure, puis une métairie, avant qu'on l'appelle « château » et que sa construction, démarrée dans le 2° quart du 17° siècle s'est prolongée de façon significative au 19° siècle.

En réalité, il n'est pas du tout assuré que ce soit une demeure noble autrefois. Mais elle en a l'aspect, avec ses tours, dont une tour ronde crénelée. Or, une grande partie du bâtiment a été construit au XIX°s, quand la période médiévale avait été remise à l'honneur avec les Romantiques, sans oublier les travaux de Viollet-le-Duc.

Un texte de 1733 indique très clairement que La Béchade est alors une métairie "située partie dans la juridiction de Sauvebœuf et partie dans celle de Peyraux", ce qui veut dire que le domaine est alors partagé entre ces deux seigneuries importantes.

On y trouve toutefois un blason au-dessus de la porte de la cave, avec « tête de loup dans un chapeau de triomphe ». La tête de loup, est schématique. Le « chapeau de triomphe » est une guirlande qui entoure le blason.



Aucune indication sur l'origine de ce blason, peut-être une décoration néogothique lors de travaux au XIX°s ? En effet, la tête de loup est un « meuble » héraldique* que l'on rencontre surtout sur les blasons écossais mais aussi en Espagne : en Catalogne, par exemple.

*« meuble » héraldique : une figure : animal, couronne, végétal, arme, etc.
Serait-ce le blason du Lébéro ?

LE CHATEAU DE SAINT LAZARE

Sources : © Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel dossier et photos Xavier Pagazani

Sur la route entre la papeterie du Lardin et Terrasson, il faut grimper jusqu'au village de St Lazare, qui fusionna avec le Lardin en 1967. Pour cela, on emprunte « la rue du château ».

Arrivé sur la place de l'église de st Lazare, on remarque une bâtisse adjacente de grande taille aux murs élevés. Il s'agit du château de st Lazare, quasi invisible de la route !

Si on est autorisé à entrer par une porte cochère, on découvre alors une cour élégante entourée de bâtiments du début du XIX° siècle.

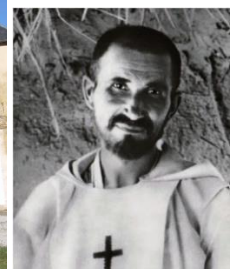


Photo Google Maps

Le château de la Salle a été construit par la famille de Saint-Gilles au XVI° siècle. Par mariage en 1576, le château devient la propriété de la famille de Bourdeille, et ceci jusqu'à la fin du XVIII° siècle. Il devient la propriété des Lapeyre de la Pagegie à la Révolution, puis passe aux Passemard et aux de Villepin. Le château est transformé après 1825 pour lui donner son aspect actuel.

Les actuels propriétaires représentent la famille Malembert qui est une branche d'une vieille famille de la noblesse périgourdine, la famille de Foucauld, dont la branche principale a vécu plutôt du côté de Bridoire. C'est la famille de Charles de Foucault, prêtre puis ermite au Sahara, chez les Touaregs du Hoggar, où il fut assassiné. Il a été canonisé en 2022.

.....

LE PLANCHAT ou Le mystère héraldique

Sources : France Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel Adrienne Barroche
France Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel dossier : Ferlier Ophélie , Pagazani Xavier
<http://www.blason-armoires.org>



L'origine et les premiers propriétaires du domaine du Planchat, aussi appelé "Pechalmourgue" (ou "Peuchalmorgue", "Puy-Charmourguet"), restent inconnus.

On l'attribue parfois à la famille Boussiers, mais il n'en existe pas de preuve écrite. Et un élément de décor met cette idée en doute, nous le verrons plus tard.

On peut dater la construction de la fin du XVI^e siècle, lorsque les noms du Planchat et de Péchalmourgue apparaissent pour la première fois, car quatre dates gravées sont visibles sur le bâtiment : 1592, 1596, 1603 et 1606.

En 1598 François de Boussiers achète la justice du « Penchal, autrement Mourgue ».

En effet, à partir de 1523, sous le règne de François Ier, les offices de finance et les offices d'auxiliaires de justice devinrent des offices que l'on pouvait acheter. Leur vente était assurée par le bureau des parties casuelles qui fut fondé en 1522. La vénalité publique en France se développa entre le XV^e et le XVIII^e siècle.

François Boussiers était-il déjà propriétaire du château quand il acheta la charge de justice qui était attachée au territoire qui en dépendait, ou bien acheta-t-il en même temps le château et la charge ?

Impossible de se prononcer.

Le château est complété par des dépendances, plus un chai, un four à pain et un moulin sur le Doiran.



Des armoiries figurent en trois endroits de la tour carrée et servent de « signature » à la fin de divers travaux complémentaires à la construction. Ces armoiries montrent un arbre arraché. L'une de ces gravures porte deux oiseaux en plus de l'arbre.

En Héraldique, l'arbre arraché est signe de noblesse d'arme, ou noblesse d'épée, c'est-à-dire des personnes qui étaient nobles car c'étaient de vrais guerriers.

Or, ces armoiries ne correspondent pas à celles de la famille de Boussiers (qui portaient : "D'azur à trois tours d'or").



A qui appartenaient ces armoiries ? Que font-elles là ? «

Faute de documents, la question reste ouverte

La branche cadette des de Boussiers possède le domaine jusqu'à la Révolution

En 1813, le Planchat appartient à Danglard, demeurant au Barry à Montignac.

On trouve encore d'autres armoiries au Planchat.



Sur le manteau de la cheminée de la salle, les armoiries originelles ont été grattées et remplacées par d'autres armoiries (trois fasces en pointe et un lion passant en chef, surmontées d'une couronne comtale) qui sont très proches de celles ornant le tombeau de la famille Coullerez dans le cimetière de Montignac.

Pour quelle raison ces armoiries ont-elles été placées là ? C'est un second mystère héraldique !

Pour finir, voici un château très connu, avec deux événements qui ont marqué ce lieu :

RASTIGNAC : LA MAISON BLANCHE et LES TABLEAUX DISPARUS :



Photo : Périgord ULM

En littérature, Rastignac est un héros de Balzac, dans sa suite de romans « la Comédie Humaine ». Ce Rastignac-là est natif d'Angoulême, pas de la Bachelierie.

Le vrai marquis de Rastignac, Pierre-Jean-Julie Chapt de Rastignac (1769-1833), lui, a, comme beaucoup de personnes de son temps, « mangé à tous les râteliers ». Ayant évité la vindicte des révolutionnaires en émigrant, il fut tour à tour bonapartiste puis royaliste, pour finir dans la peau d'un pair de France. Sans oublier son très beau mariage en 1798 avec Françoise-Charlotte-Ernestine de la Rochefoucault, une très ancienne et très prestigieuse famille de la haute noblesse. Tout cela explique qu'il ait eu envie de construire un nouveau château en Périgord, en lieu et place du manoir familial un peu trop décrépi à son goût.

On commence les travaux en 1811.

Les plans ont très probablement été tracés par l'architecte bordelais Louis Combes (1754-1818).

Or, en 1812, soit un an après le début des travaux, à 5853 km (j'ai fait le calcul) de Rastignac, débutent d'autres travaux de construction : ceux de la Maison Blanche à Washington.



(c) Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel Adrienne Barroche

Photo : Matt Wade Wikipedia

Evidemment, tout le monde sait que le bruit court que Rastignac aurait servi de modèle à la Maison Blanche...

Surtout en voyant le portique en demi-cercle de la façade.

Mais un fait vient contredire cette jolie légende.

Le corps de logis de la Maison Blanche à Washington date en fait de 1792, soit 20 ans auparavant, mais un incendie avait amené les travaux de restauration de 1812.

Une autre croyance populaire veut que Thomas Jefferson, en visite à l'école d'architecture de Bordeaux, en 1789, y ait vu et apprécié les plans de Rastignac au point d'en rapporter l'idée aux USA.

En réalité, les deux bâtiments ont été construits dans un style très à la mode à cette époque, le « style palladien », inspiré des travaux de l'architecte italien de la Renaissance : Andrea Palladio. Voici un des bâtiments qu'il a dessinés : la Villa Rotonda, construite au XVI^e près de Vicence en Vénétie.



Photo Philip Schäfer Wikipedia



Dessin de Jean-Baptiste Lallemand- BNF- Wikipedia

De plus, il est probable que le château de Rastignac et la Maison blanche aient eu un modèle commun, l'hôtel parisien de Thélusson, construit par Claude-Nicolas Ledoux vers 1780, qui présentait, lui aussi, un portique semi-circulaire de colonnes. Voici une représentation de cet hôtel, qui a été détruit en 1826.

Il semblerait donc que la similitude d'architecture entre Rastignac et la Maison Blanche ne soit qu'une coïncidence liée à la mode du style palladien.



Photo : Patrick Charpiat Wikipedia

De plus, en Gironde voisine, se trouve le château Peychotte, également appelé « la maison carrée d'Arlac ».

Et il se dit en Gironde que ce château... a servi de modèle à la Maison Banche et à Rastignac !!

Andrea Palladio a fait des ravages avec son style Palladien !

Un autre fait est lié au château de Rastignac, et celui-là est beaucoup moins plaisant.

Il faut évoquer les événements tragiques qui se sont déroulés à la Bachellerie, dont dépend le château de Rastignac, durant la Deuxième Guerre Mondiale, entre le 30 mars et le 2 avril 1944.

Le Périgord avait recueilli les Alsaciens lors de l'exode de 1940, mais le Périgord fut également une terre d'asile pour de nombreux Juifs, persécutés par la barbarie nazie.

La **division Brehmer**, du nom de son commandant, Walter Brehmer a été constituée, à partir de mars 1944, dans le but de réduire à néant les maquis du Centre-Ouest de la France et également de rechercher et déporter les Juifs.

Les exactions de la division Brehmer ont causé la mort de 250 maquisards et civils assassinés et des centaines de déportés en Dordogne.

Dans la vallée de la Vézère et aux alentours immédiats, les assassinats ont touché de nombreux villages, depuis Auriac jusqu'à Terrasson, et la division Brehmer a brûlé quasi entièrement le village de Rouffignac le 31 mars 1944.

La veille, le 30 mars, un détachement de la division Brehmer, composé d'environ 300 à 400 hommes, de camions et de chars légers, se rend à La Bachellerie qu'elle occupe durant quatre jours. Le village est encerclé.

À l'intérieur de cette ceinture de protection, les membres de la division, la Gestapo de Périgueux avec le concours de de la Milice, va pouvoir en toute sécurité, arrêter, piller, incendier, fusiller.

Les nazis arrêtent le maire, mais aussi des personnes qu'ils soupçonnent d'être résistants ou d'aider ceux-ci, comme le père et le fils Lafarge, dans leur garage le long de la route nationale 89, accusés d'avoir réparé les autos des résistants. Ils arrêtent aussi les Juifs qu'ils recherchent tout spécialement, et parmi eux, beaucoup d'enfants.

10 hommes sont emmenés au-dessus du lieu-dit "La Genèbre" et y sont exécutés. »

Une stèle commémorative y a été installée.

Les massacres, à La Bachellerie et dans les communes environnantes, du 30 mars au 2 avril 1944, font au total 24 victimes dont 15 juifs

De plus, trente-trois juifs sont arrêtés et déportés : emmenés à Périgueux, transférés à Drancy le 4 avril puis déportés à Auschwitz-Birkenau le 13 avril 1944 dans le convoi 71.

C'est dans ce même convoi 71 que Simone Veil est déportée, ainsi que les enfants d'Izieu, près de Lyon.

Parmi ces 33 déportés de la Bachellerie, se trouvaient 12 enfants, dont la plus jeune, Liliane Gerst, n'avait que 2 ans ! Seules 5 personnes sur 33 sont revenues d'Auschwitz.

« Quel est le rapport avec le château ? » me direz-vous.

Jacques Lauwick, un des co-propriétaires du château, avait accepté de cacher à Rastignac, une collection de 32 tableaux, provenant de la galerie d'art appartenant à ses amis juifs parisiens, les Bernheim. Une collection digne des plus grands musées ! Sept Cézanne, trois Toulouse-Lautrec, quatre Manet, quatre Renoir, trois Bonnard, un Matisse, un Berthe Morisot, un Van Gogh, etc. Bref, un véritable trésor.

On connaît la passion des nazis pour le pillage des œuvres d'art, Hitler et Goering en tête.

Au moment même où la Bachellerie est encerclée, un autre groupe de S.S. fait irruption au château de Rastignac le 30 mars 1944.

Ils prétendent que le château est un repaire de terroristes, et qu'on y cache des armes. Ils donnent l'ordre aux propriétaires et au personnel de se rendre dans la cour où ils sont gardés par une sentinelle en armes.

Pendant ce temps, les SS qui avaient bénéficié de renseignements, et savaient qu'il y avait des tableaux inestimables cachés au château, le perquisitionnent avec minutie et le pillent.

Un vacher a vu les Allemands sortir des ballots et les charger dans différents véhicules.

Le château est ensuite incendié, les SS entretenant le feu durant 3 ou 4 jours pour être sûrs du résultat.

L'enquête de la police judiciaire de Bordeaux, en 1953 et 54, a établi que 4 camions avaient emmenés les biens pillés à Rastignac. Un témoin dit avoir vu « un tas de toiles » lors d'une pause dans une auberge.

On n'a jamais revu ces tableaux. Que sont-ils devenus ? Ont-ils été brûlés ? Sont-ils toujours cachés quelque part ?

La confiscation des œuvres d'art, aussi bien dans les musées que chez les particuliers, et surtout, la spoliation des biens des familles juives, étaient organisées en détail par les nazis.

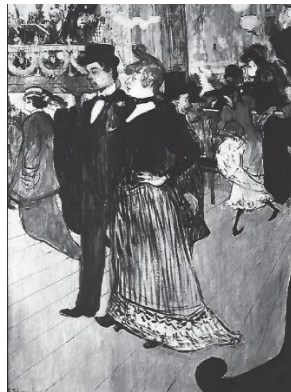
Les services nazis de confiscation avaient été institués et organisés par le théoricien nazi Alfred Rosenberg, par exemple, dans les agences « *Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg* ». Elles avaient pour mission le pillage et la confiscation de collections, à partir de listes établies bien avant le déclenchement de la guerre. Adolf Hitler souhaitait faire construire à Linz, un gigantesque musée allemand, le Führermuseum. Les œuvres pillées par ces agences spéciales ont presque toutes été retrouvées après-guerre, en particulier dans les mines de sel autrichiennes.

En revanche, une chose est sûre dans le monde de l'art : quand ce sont des SS qui ont pillé des œuvres d'art, celles-ci n'ont **jamais** été retrouvées. Les tableaux de Rastignac ne dérogent donc pas à la règle.

Parmi les 32 tableaux disparus, en voici trois, d'après les archives de la famille Bernheim-Jeune, malheureusement, à l'époque, on ne les avait pas photographiés en couleurs :



Renoir :
Algérienne accoudée,



Toulouse-Lautrec :
La Goulue et son cavalier



Cézanne :
Portrait du maître aux cheveux longs

Quant au château, les propriétaires ne purent jamais le réparer, faute de crédits suffisants, et il fut laissé à l'abandon. Certains de mes amis se souviennent d'y être allés en exploration durant leur jeunesse.

Il fut finalement racheté en 2000 par un Néerlandais qui le sauva en le divisant en 7 appartements, chaque propriétaire participant financièrement à sa restauration.

Sources:

© Inventaire général de nouvelle Aquitaine : dossier : Becker Line , Pagazani Xavier
Gérard Poitou site « magcentre.fr »

Bernard Reviriego, *Les Juifs en Dordogne, 1939-1944*, Périgueux, Editions FANLAC et Archives départementales de la Dordogne
Bulletin de la SHAP, 2018, 3^e livraison. Page 343

Wikipedia